

A PROPOS D'EDUCATION ALTERNATIVE

L'I.D.E.M. 72 (Sarthe) avait travaillé sur l'éducation alternative, réalisé une exposition pour le congrès de Bordeaux et invité quatre personnes engagées dans des mouvements d'éducation alternative : Hervé, d'un réseau éducatif ; Benoît et Catherine de **Contact éducation** ; Françoise d'une communauté éducative.

Ces camarades ont participé au congrès et, par la suite, nous leur avons demandé leurs impressions. Hervé a répondu par une lettre et Benoît par un article dans *Contact éducation*, que nous publions ici.

Par ailleurs, l'I.D.E.M. 72 a reproduit l'exposition *Educalter* sous forme de brochure.

LETTRÉ D'HERVÉ SUR LE CONGRÈS FREINET 1975, A BORDEAUX

Ah que ça va être dur d'écrire.

Surtout que ce congrès était à vivre et que chacun l'a vécu différemment. Heureusement il y a cette diversité. Dont rien ne pourra rendre compte.

Et il y a des gens qui y ont passé leur temps à croire les réalités en bandes, photos, films, enregistrements — pour qui ? pour quoi ? au lieu de se le vivre ce congrès, de se l'empoigner, se confronter, avoir des idées, en rencontrer...

Mais, les archives, le travail, le produit, l'art... tous ces pièges abscons au lieu de la relation.

Et ce n'est pas faute d'avoir prévu des sujets intéressants, sortant même souvent enfin des domaines professionnels — le nucléaire par exemple —. Mais dommage qu'on n'arrive pas encore à sortir de l'environnement clos : université, amphithéâtres, salles fermées, comment voulez-vous y avoir des idées ouvertes. Comment voulez-vous que les rapports qui vont s'y tendre ne soient pas contraints.

Des faits m'ont horrifié : ce gosse (de la « colonie ») qu'on a amené sur l'estrade à la séance finale pour y réciter sa leçon. Ah, vous voyez comme on est libéral, comme « ça » participe. Comme si gosses et congrès étaient compatibles. Il reste du chemin à faire. Aussi le fait qu'on entend dire encore « le maître » pour l'instituteur.

Au fait, pourquoi ce congrès ? Pas désagréable ce plaisir de se rencontrer « entre soi » comme si tout tournait rond, qu'on en soit déjà au temps nouveau des changements accomplis. Mais ça se sait et ça se dit : on n'en est pas là. Il y a crises, luttes, conflits... Alors le ronronnement confortable devient gênant. L'illusion d'avant-garde devient paravent aux privilèges. Les moyens acquis, le nombre, l'organisation sont-ils armes de luttes, y a-t-il stratégie de changement. Ce ne sont pas quelques signatures à propos d'un renvoi qui convaincront. Mais il y a la pratique quotidienne — ouais —. Chacun est-il sûr, restant dans le système, d'aller toujours jusqu'aux limites de sa virulence, là où se remet vraiment quelque chose de fondamental en question, à la limite de sa propre sécurité, là où l'on frôle le renvoi. Et le mouvement est-il organisé en conséquence pour que chacun puisse aller plus loin avec la garantie d'un soutien collectif en cas de pépin, quand on a fait le pas de trop qui fait réagir l'institution. C'est alors que le mouvement joue son rôle : soutien matériel et « moral » de l'exclu jusqu'à sa réintégration et mobilisation générale, jusqu'à cette réintégration. C'est ainsi que l'on avance à tous coups si l'on choisit de rester à l'intérieur. Et ce n'est pas ainsi que cela semble se passer. Des exclus je n'ai jamais entendu que le moindre était freinétique. Ceux-ci sont-ils plus mous, plus protégés. Reste l'autre lutte, celle pour laquelle on m'a invité — ce qui est notable et appréciable comme ouverture et curiosité, même si l'initiative n'a guère été soutenue ni appréciée par tous —. La lutte de l'extérieur contre l'institution et sans l'institution. Il s'agissait plutôt de confronter plutôt que d'informer, ou moins encore de convaincre : il ne faut pas pousser les gens au suicide.

Compte rendu publié dans Contact - Education : CONGRÈS FREINET

Enfin les freinétistes s'aperçoivent qu'il existe autre chose que l'école. Les camarades du groupe Freinet du Mans nous ont invité à intervenir dans le cadre du congrès annuel de leur mouvement. « Nous », c'est quelques « alternatifs », quelques-uns qui, plutôt que de lutter pour améliorer l'institution scolaire, préfèrent « vivre autrement avec l'enfant » en dehors de l'école.

DE L'AUTHENTIQUE DANS UN SUPER-MARCHÉ

Des alternatifs au congrès Freinet, c'était un peu comme un produit en réclame dans un super-marché. On était là pour se laisser consommer tel les artichauts (militants) bretons ou les sandales indiennes. Hand-making des crève-la-faim, dans le même sac que les grosses-légumes de la pédagogie, que la technologie enseignante dernier cri, que le dernier costume du maître modèle. Tous dans le même sac... récupérés.

On n'oublie pas les minoritaires, les bretons, les basques, les bïafrais, les alternatifs ; on les comprend, on les aime, d'ailleurs on pense comme eux ; au fond, n'a-t-on pas les mêmes buts ?

Mais voilà, on a pris le risque de se faire récupérer par bon nombre de nos interlocuteurs, mais c'est pas tout raté quand même. Car si certains se rassurent en nous identifiant au « déjà vu ». Voir en nous une variation sur un même thème : la pédagogie. Il y en a d'autres qui en ont marre de leur contradiction, qui sont mal dans leur peau à force de devoir faire le contraire de ce qu'ils pensent. Un camarade disait d'ailleurs : « J'aimerais bien faire ce que vous faites, mais, en fin de compte, j'ai la trouille de quitter mon confort de fonctionnaire. »

Aussi chez les « Freinet », s'il y a ceux qui veulent améliorer la pédagogie, il y a aussi ceux qui ne veulent plus en faire. Si certains préfèrent éduquer plutôt qu'enseigner, il y en a encore qui confondent délibérément les deux choses. Ces gens qui veulent vivre avec l'enfant ne sont pas ceux qui manipulent l'enfant par des techniques plus au goût du jour. Il manque donc encore à certains freinétistes de se rendre compte enfin que l'école a intrinsèquement un but fondamentalement opposé à celui de l'éducation : produire un type d'homme et non pas faire vivre les hommes.

Il y a donc dans le mouvement Freinet des alternatifs en puissance et pas seulement chez les jeunes. Parmi les vieux de la vieille, de ceux qui ont connu Freinet, j'ai vu des types remarquables. Faut croire qu'il y a, chez Freinet, quelque intuition fondamentale incompatible avec la fonction d'enseignant. On y trouve les germes d'une alternative à l'école. Car travailler à l'école si on a l'esprit à la sauce alternative, c'est se faire vider en très peu de temps (même sans le vouloir). Ceux qui durent, sont plus que douteux ou bien ils ont la trouille. Rien ne changera tant que le « maître d'école » ne changera pas ; et s'il change, il ne sera plus maître d'école car il n'y aura plus d'école.

Bref, si l'on s'était fixé un but en participant à ce congrès, c'était bien de montrer à tous ces gens qu'il est une différence de fond entre la démarche de leur mouvement et la nôtre. On s'est trouvé des points communs, et il faut avouer qu'on ne s'y attendait pas. Mais on doit aussi reconnaître que ces points communs concernent les marginaux du mouvement, ceux qui sont en voie de rupture ou seulement qui s'y sentent mal à l'aise. Il ne faut pas oublier que le mouvement Freinet est un mouvement d'enseignants radicaux dans l'institution et qui ne se justifie que dans cette position stratégique. S'il est des intentions... disons alternatives, dans ce groupement, elles ne pourront jamais se développer, condamnées à rester à l'état d'intuitions ou se libérer de ce carcan institutionnel (école, mais aussi mouvement d'enseignants) incompatible pour s'épanouir, s'accomplir comme on l'espère.

Et là il faut dire que le choix d'organisation du congrès s'y prêtait mal car cet éclatement en sujets multiples concurrents dispersait chacun vers ce qui lui était déjà familier. Chacun était constamment sollicité par diverses activités simultanées, et choisissait soit de garder ses œillères en s'attendant à la dynamique d'un groupe ; soit se voyait contraint de courir de ci de là avec souvent du mal à se trouver autre chose que le vide. Je ne suis pas sûr que faire autrement eût été mieux et ce n'était pas raté ; d'après ce qu'on m'en a dit c'était bien pire avant. Mais je trouve idiot que la seule « assemblée générale » ait été pour faire une séance inaugurale creuse, qu'un amphi ait été trop plein pour l'apport Lourau et que les mêmes sujets aient été discutés par dix personnes dans un autre amphi vide. C'est un peu comme d'envoyer dormir des gens à Blanquefort quand la moitié des lits du lycée hôtelier étaient vides.

Il y a aussi confirmation de ce que nous souhaitons : dans la diversité évaluée, ce qui n'est pas organisé marche mieux que ce qui l'est : on avait prévu un atelier chansons, l'idée était intéressante mais a patiné dans le happening professionnel alors que s'est improvisée une rencontre chansons presque permanente, spontanée. Mais dès qu'on a annoncé celle-ci dans Macarel — le journal du congrès — ça a tendu au spectacle. Un jour de plus et il y avait des ouvreuses.

Enfin ce congrès m'a permis de me faire une idée un peu plus précise de ce qu'implique la pédagogie Freinet et le mouvement qui va avec. Et si je comprends assez ses choix dans le contexte de l'époque de Freinet, j'ai du mal à comprendre pourquoi dans la situation actuelle la valeur éducative du travail et de la production se justifient encore comme bases pédagogiques.

Ce qui sort du congrès défunt.

HERVE,
du réseau « éducatif ».

Une réflexion savoureuse m'a été faite par un pédago Freinet ravi et envieux de l'expérience que l'on se permet de vivre hors institution. Il acceptait tout ce qu'on lui racontait d'un bloc ; nos arguments étaient les siens et pourtant cette toute petite phrase recèle le fossé qui nous sépare et qui fait de l'un de nous un enseignant et de l'autre un éducateur : « Comment ferez-vous à la fin pour qu'un enfant ait envie d'apprendre à lire ? » C'est là le fond du problème ; cette angoisse fondamentale, fondement de toute pédagogie, qu'elle soit libertaire ou des plus réac, pourrait-on l'interpréter ainsi :

1. J'ai peur de vivre, peur de la vie, que aimant l'enfant, je projette ma peur sur lui et désire à tout prix lui transmettre mon salut, c'est-à-dire les outils (les béquilles, pourrait-on dire, d'un infirme moral) de la culture : le savoir.

2. J'ai tellement peu confiance en son absolue vérité et ai tellement besoin d'y croire pour ma sécurité, que transmettre cette croyance à l'innocence enfantine qui la défiera, me rassurera.

3. Et puis ma vie d'adulte aurait si peu de sens si je ne me rendais pas indispensable aux yeux de l'enfant.

4. Les conséquences de mon état d'esprit, c'est de transmettre ma trouille aux gosses : j'enseigne ; ils apprennent ; un jour, ils enseigneront pour les mêmes raisons que moi et c'est comme ça qu'une société reproduit ses tares pour survivre.

Pourtant si le prof avait un peu confiance en lui, en l'enfant, en la vie, il se sentirait tout aussi indispensable. Il serait chargé par l'enfant lui-même d'une fonction tellement plus chouette et si peu connue : avoir confiance en l'enfant, en l'avenir. C'est un cercle vicieux et pourtant c'est la seule clef pour l'épanouissement d'une personnalité. C'est la seule manière de faire des enfants qui aient envie d'agir (sans être activiste) qui soient curieux (sans être consommateur). Cet adulte-là sera éducateur.

Tant que ne sera pas assumée cette « angoisse scolaire », on aura toujours des enseignants à la recherche de recette satisfaisant leur sensibilité et celle du siècle dans le grand super-marché de la pédagogie.

BENOIT

DEBAT A THEIX

Participants
au débat :
15 personnes

Les personnes engagées dans le mouvement d'éducation alternative ont été invitées au congrès pour que s'instaure un débat véritable.

Ces gens récusent les écoles parallèles : ils sont pour toutes tentatives de déscolarisation ; ils s'organisent en réseaux éducatifs avec des familles de niveau social très diversifié (un sur dix travaille dans le système). Ils se veulent essentiellement éducateurs.

Les interventions d'Hervé ont été perçues de manière très contradictoire :

- Aucune velléité d'écoute. Obstruction systématique, articles destructeurs, attaques mesquines, condamnations gratuites, emploi de la puissance physique, puissance vocale ;
- Volonté de faire peur, volonté de bousculer (mais il faut prendre là en considération le besoin psychologique du marginal : apparaître plus fort ; maîtriser la peur des autres) ;
- Ils voient plus haut, plus loin, de manière plus synthétique, permettant de ne pas tourner en rond, nous remettant en question ; volonté de se situer à l'avant-garde.

Pour certains, c'est une attitude contestable, jugée politiquement peu efficace si l'on poursuit des objectifs communs. Christian Poslaniec insiste sur cette idée d'objectifs communs, malgré des stratégies différentes, et souligne l'évolution des alternatifs, tout le chemin qu'ils ont parcouru vers nous, alors qu'au départ ils rejetaient la pédagogie Freinet.

Il y a des enrichissements à tirer de ces rencontres ; le problème est d'arriver à ce que la formulation des uns et des autres n'empêche pas la communication, et de savoir ce que les alternatifs cherchent.

La question est de savoir s'il y a des possibilités d'agir dans ces mouvements d'éducation alternative, sachant qu'ils sont en relation directe avec la vie (comme nous avec les techniques de vie), que la pédagogie ne peut rester sur le seuil de la classe, qu'elle doit se continuer au sein de la famille, qu'il ne doit pas y avoir rupture.

Rechercher le contact avec eux, pour faire avancer la pédagogie Freinet. Mener deux combats parallèles et complémentaires.

Mais l'I.C.E.M. a choisi de rester dans le système :

- Ou l'on choisit d'être en rupture avec l'école, et l'on fait tout pour provoquer la rupture, et l'on n'a pas envie d'être défendu ;
- Ou l'on choisit de rester dans l'institution ; on accepte le compromis. Mener le combat partout où on peut le mener. Organiser la lutte et s'autoformer pour agrandir la brèche. Le système secrète des institutions pas forcément stupides sur lesquelles on peut s'appuyer pour se défendre. Une discussion s'engage sur le thème : est-il pensable d'occuper des postes administratifs : directeur, principal, censeur, E.N., inspecteur. Où s'arrête le compromis, où commence la compromission ?

Éviter la rupture. Mobiliser le mouvement pour protéger, empêcher la rupture, défendre.

Organiser le mouvement : est-il organisé pour aller plus loin ?

C'est là le choix et le militantisme : rester à l'intérieur pour faire mûrir, faire éclater.

D'autant que les gens intéressés par une éducation hors institutions appartiennent à ce qu'on pourrait appeler un milieu de chercheurs, désirent épanouir leurs gosses mais aussi les faire entrer à polytechnique...

A propos de la répression :

Claude CHARBONNIER

Faudrait faire gaffe, Hervé, aux mots que tu emploies. Alors les «freinétiques» seraient «plus mous, ou plus protégés». Plus mous, par rapport à qui, à quoi ? A l'ensemble des enseignants ? Faudrait aller discuter un peu à la base pour te faire une idée.

A quelques individus victimes de la répression ? Encore faudrait-il préciser les choses et avancer un début de démonstration sinon de preuve... Et ne pas mélanger les genres : certains ne pouvant plus supporter le système, en ayant marre de la fonction d'enseignant et ayant parfois préparé leur sortie ont posé les problèmes de manière radicale...

Plus dur, plus mou, celui qui se bagarre au sein de l'institution parce qu'il y a encore des jeunes qui comptent sur lui, dont il se sent solidaire ?... Plus dur, plus mou, celui qui, n'ayant pas de «porte de sortie», essaie d'agir au jour le jour, sans bruit — mais peut-être pas sans efficacité — pour que les choses changent ? Je n'en sais rien, et à la limite c'est un faux problème.

On est toujours le «mou» de quelqu'un... simplement. Je ne suis pas sûr que des jugements pareils fassent avancer les problèmes.

Il y a plus grave... «Plus protégés»... Par qui ? Par la force d'un mouvement capable de se mobiliser à propos d'une affaire ?

Non ! puisque tu dis plus haut que «ce n'est pas ainsi que cela semble se passer»... ce qui dénote au moins un sérieux manque d'information : si tu avais vraiment posé la question à Bordeaux — où je n'étais pas — tu aurais certainement trouvé des copains qui t'auraient expliqué comment le mouvement Freinet a réagi à propos de l'affaire de Douvres : des textes libres volés et publiés dans la presse servaient de point de départ à une vaste campagne contre des copains et contre l'expression libre en général.

Si le copain en question est toujours enseignant à Douvres, c'est grâce à la mobilisation des groupes départementaux de l'I.C.E.M... C'est vrai qu'en 1971 on a peu parlé de cette affaire... C'est que le mouvement Freinet a peu ses entrées dans la presse, y compris celle d'extrême gauche... Curieux, ça ! non ?... On pourrait multiplier les exemples.

Bon, si nous ne sommes pas protégés par la force du mouvement, par qui le sommes-nous ? Par le gouvernement ? Fallait y penser... Mais si tu le penses vraiment, pourquoi ne pas le dire... les choses seraient plus claires...

Rassure-toi, Hervé, je ne crois pas que le gouvernement nous protège beaucoup. Si ça arrivait un jour, je proposerais alors qu'on use de notre influence pour faire subventionner le réseau éducatif... Après tout, avec des stratégies différentes — au-delà des jugements sommaires et des analyses expéditives — nous semblons poursuivre des objectifs communs.

Opinion d'un rat

M. PELLISSIER

N'ayant pas assisté pendant le congrès à des séances où j'aurais pu entendre Benoît ou Hervé (que j'ai seulement entendu chanter, pour mon plus grand plaisir), je dois donc me faire une idée de la façon dont ils ont senti et compris le congrès d'après ces deux comptes rendus. Et alors je dois avouer que celui de Benoît me déçoit beaucoup. Et d'emblée : nous n'avons pas reproduit le dessin qui figure au début de son texte et qui représente un personnage assis sur le trône de la «pédagogie populaire», tenant un balai en guise de sceptre ; sur les marches du trône, trois rats. Commentaire du dessin : «Louis XIV ou Mao Tsé-toung ? Non, c'est Freinet ressuscité et ses mille sujets (on en voit trois sur la photo !).

Que l'on nous prenne pour des rats ne me touche guère : ce qui m'inquiète, c'est bien plus l'emploi du mépris comme argument. Car cela fait partie des mœurs d'une société à laquelle je ne tiens pas plus que nos camarades «alternatifs» : voir utiliser par ceux qui affirment se situer hors institution, hors système, ces mêmes moyens, me semble regrettable.

Passé le dessin, je pensais que le texte m'apporterait des arguments plus solides : je les cherche encore...

Car pour être très franc, je dois dire que les tentatives d'école parallèles, d'éducation alternative, comme toute tentative de résoudre un peu mieux la difficile situation d'enseigner aujourd'hui m'intéressent. Et si j'ai choisi de rester dans l'institution école, non pour servir mais pour mettre en route des comportements fondamentalement différents de ceux en vigueur, ce n'est pas par trahison, mais par conviction. Pour passer de cette conviction à une autre, je ne peux m'appuyer ni sur du rêve, ni sur une argumentation qui prend d'étranges raccourcis, ni sur une logique aussi simpliste que celle-ci : «Car travailler à l'école si on a l'esprit à la sauce alternative, c'est se faire vider en très peu de temps (même sans le vouloir). Ceux qui durent sont plus que douteux ou bien ils ont la trouille. Rien ne changera tant que le «maître d'école» ne changera pas ; et s'il change, il ne sera plus maître d'école car il n'y aura plus d'école.»

Une telle démonstration appelle quelques remarques :

— Tout d'abord, je préfère nettement des gens en général qui n'ont l'esprit à aucune sauce : en face, ceux qui nous gouvernent ont l'esprit très clair. Et nous en savons quelque chose ! Ça ne serait pas inutile de clarifier quelquefois le nôtre !

— Ensuite, vous avez bien lu, les copains qui depuis vingt ans se bagarrent, si vous êtes encore à vous poser quelques questions et à chercher comment organiser votre résistance et votre lutte, c'est que vous êtes douteux ou trouillards ! C.Q.F.D. pour Benoît, mais qui reste entièrement à démontrer. A moins d'envisager que l'histoire ait commencé un beau jour avec les réseaux alternatifs de Benoît.

— Enfin, la remarquable simplification : «s'il change il ne sera plus maître d'école car il n'y aura plus d'école» me laisse rêveur. Ça relève de la baguette magique, autrement dit d'un conte de fées.

Le reste est bâti sur le même registre.

A partir du doute vécu par un certain nombre de copains (il y en a, c'est exact et il ne me viendrait pas à l'idée de les mépriser pour autant), on juge un mouvement. Il y avait pourtant au congrès des copains qui font la classe, sans avoir la trouille au ventre, qui ont confiance en l'enfant, en l'avenir et qui restent dans leur classe, sans honte, sans complexe, sans se prendre pour ceux qui changeront demain la face du monde, sans recettes toutes faites, mais qui se joignent à d'autres luttes, à d'autres recherches, et qui peuvent dire pourquoi.

A lire Benoît, on croirait que ceux-là n'existent pas : ne les aurait-ils pas trouvés ? ou pas cherchés ?

Il y a pourtant une phrase qui m'intéresse dans ce texte : «On s'est trouvé des points communs et il faut avouer qu'on ne s'y attendait pas.» Ça, oui, c'était intéressant à développer, ça obligeait à préciser les objectifs de part et d'autre. Nous l'avons fait souvent de notre côté dans *L'Éducateur* : la dernière fois dans le texte «Entre la tradition et le modernisme, où se situe la pédagogie Freinet ?» du n° 20 (juin 75). Et ça m'intéresse bougrement. Mais il faudra que j'attende une autre occasion...